Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 2 (1976)

Heft: 1

Artikel: Problèmes et perspectives de la sociologie de la deviance : causes ou consequences de la crise en sociologie?

Autor: Montadon, Cléopâtre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-815147

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./ Rev.suisse Sociol. no 1/76 pages 145-163

PROBLEMES ET PERSPECTIVES DE LA SOCIOLOGIE DE LA DEVIANCE: CAUSES OU CONSEQUENCES DE LA CRISE EN SOCIOLOGIE?*

Cléopâtre Montandon

RESUME

Partant du constat d'un crise de la sociologie, ou au moins d'une conscience de crise assez répandue, l'auteur examine dans une première partie divers thèmes convergents de la crise dans les sciences sociales, en particulier en anthropologie, histoire, psychiatrie et sociologie. Parmi les thèmes dominants:

- une critique de l'articulation problématique du savoir et du pouvoir, de la dépendance des sciences sociales à l'égard des institutions et des groupes dominants
- une critique de rapports sujet-objet dans les sciences où l'objet est un sujet agissant et connaissant (problématique de la tutelle, méconnaissance du discours des acteurs)

Dans la seconde partie, l'auteur présente les tendances critiques et les approches nouvelles en sociologie de la déviance, en simplifiant: les approches interactionnistes d'une part et les approches phénoménologiques d'autre part. Après une critique et une mise en relations de ces approches, l'auteur traite des rapports entre la crise en sociologie de la déviance et la crise qui affecte l'ensemble de la discipline.

ZUSAMMENFASSUNG

Der Verfasser geht davon aus, dass die Soziologie sich in einer Krise befindet und dass ein solches Krisen-Bewusstsein an Bedeutung gewinnt. In einem ersten Teil werden verschiedene Aspekte der Krise analysiert, die in der Soziologie wie auch in der Anthropologie, Geschichte und Psychiatrie sichtbar werden. Es handelt sich dabei vor allem:

---

* Cet article, présenté initialement au Congrès de la Société suisse de sociologie en décembre 1975, émane de la recherche Socialisation et déviance entreprise par le Service de la recherche sociologique et l'Office de la jeunesse du Département de l'instruction publique de Genève. Cette recherche est financée en partie par le Fonds national (requête No. 4.73.72) et s'effectue dans le cadre du Groupe romand d'études sociologiques.

- um eine Kritik der als problematisch betrachteten Verbindung von Wissen und Macht, der Abhängigkeit sozialwissenschaftlicher Forschung von den herrschenden Institutionen und Gruppen, und

- um eine Kritik der Beziehung zwischen Subjekt und Objekt in den Sozialwissenschaften, wo das Objekt ein handelndes und erkennendes Subjekt ist.

Im zweiten Teil geht der Verfasser auf die neuen kritischen Ansätze der Soziologie abweichenden Verhaltens ein, und vor allem auf die interaktionistischen und phänomenologischen Ansätze. Nach einer Auseinandersetzung mit diesen Ansätzen und deren Wechselbeziehungen wird abschliessend die Frage aufgeworfen, inwieweit die Krise der Soziologie abweichenden Verhaltens und die Krise der Soziologie im allgemeinen einen gemeinsamen Nenner aufweisen.

Toutes les sciences traversent des périodes critiques qui constituent très souvent des étapes importantes d'une mise en question des paradigmes anciens, de restructurations fondamentales, voire de révolutions (Kuhn, 1970). Les sciences de l'homme ne constituent pas une exeption à ce phénomène. La crise cependant que connaissent les sciences sociales depuis au moins une décennie ne semble pas avoir touché à sa fin et les nouveaux paradigmes présentés jusqu'à présent n'ont pas reçu un accueil unanime.

Peut-être faudrait-il s'entendre sur le sens donné au mot crise, sens qui peut être basé sur des critères objectifs, et/ou sur la conscience qu'en ont les acteurs. Par ailleurs, la crise peut se référer au fait que des paradigmes anciens sont transformés fondamentalement, voire supplantés définitivement par des paradigmes nouveaux, comme elle peut se référer à l'apparition de cadres conceptuels concurrents, en conflit, qui coexistent en l'absence d'un consensus général. La <u>substitution</u> de paradigmes caractérise généralement les sciences physiques et naturelles, la <u>coexistence</u> de paradigmes celles de l'homme. A notre avis, la conscience d'une crise marque certains chercheurs et groupes de chercheurs dans les sciences de l'homme. Notre but dans ce texte n'est pas d'étudier s'il existe objectivement une crise dans les sciences de l'homme, mais d'examiner le pourquoi de la conscience de crise. Qu'elle soit vraie ou fausse, la conscience qu'ont les acteurs - fussent-ils sociologues - des phénomènes sociaux, détermine leur action.

Nous pensons que malgré le fait que de nombreux ouvrages et articles se sont déjà attaqués à ce sujet, il serait intéressant de relever certaines constantes de la crise, d'une part dans les différentes disciplines des sciences de l'homme, et d'autre part dans le domaine dans lequel nous travaillons, celui de la sociologie de la déviance. Nous traiterons de ces questions dans les parties A et B. Par ailleurs, nous aimerions présenter quelques réflexions concernant les problèmes particuliers qui rendent le développement et l'acceptation de nouveaux paradigmes difficiles, notamment les implications de ces problèmes sur le statut et le rôle du sociologue. Ce sera le thème de la partie C de ce texte.

Ces lignes sont adressées principalement à des sociologues et nous assumons que les diverses tendances décrites sont plus ou moins connues; nous ne prétendons pas donner un résumé des différentes perspectives dont il sera question - cela au détriment, il est vrai, de la richesse de la pensée des auteurs. Notre but est de simplifier à l'extrême, de supprimer les nuances afin de grossir certains traits, de voir ainsi, nous espérons, les problèmes de structure de ces approches à découvert et non dissimulés par les déclarations d'usage des auteurs sur la partialité et la relativité de leurs travaux. Ainsi, nous ne prétendons pas examiner tous les points faibles ou intéressants de ces approches, mais plutôt quelques problèmes tout-à-fait précis où les nouvelles tendances promettent des réponses qu'elles n'ont pas encore pu fournir.

A. LA CRISE DANS LES SCIENCES SOCIALES

S'il a toujours existé en sociologie des courants de pensée différents et des querelles d'école [1], les symptômes de ce que certains considèrent comme une crise se sont manifestés principalement cette dernière décennie, en même temps que les troubles qui marquèrent les universités occidentales.[2] Certains ouvrages méthodologiques et théoriques peuvent être considérés comme des signes avant-coureurs d'une remise en question de la sociologie académique, entre autres des travaux de Goffman (1959), de Becker (1963), de Glaser et Strauss (1968) et de Garfinkel (1967). Mais au début de cette décennie sont apparus des travaux essayant de donner une explication à cette crise et proposant des mesures pour y pallier (Friedrichs, 1970; Gouldner, 1970; Boudon, 1971). Les explications se situent, suivant les convictions des auteurs, entre deux pôles; les unes attribuent la situation critique de la sociologie à des raisons internes, notamment à ses faiblesses, les autres imputent cet état de fait à des raisons externes, c'est-à-dire aux relations que la sociologie entretient avec son environnement social.

Quant aux solutions proposées, si tous les auteurs sont d'accord pour dire qu'une sociologie de la sociologie et une analyse épistémologique sont indispensables, ils ont des opinions divergentes au sujet de la définition du rôle du sociologue. Suivant des attitudes profondes, ces auteurs préfèrent soit que le sociologue demeure passif, aseptique, observateur distant de son objet d'étude, soit qu'il soit actif, autant observateur que participant, soit enfin adoptent des positions intermédiaires.

En anthropologie culturelle (ou sociale) également, nous rencontrons des préoccupations analogues. Dans un ouvrage intitulé Reinventing Anthropology [3] les différents auteurs font état de leur malaise face à la sclérose intellectuelle dans laquelle se trouve cette discipline; ils pensent que cette situation est dûe entre autres à une bureaucratisation et à un professionalisme croissants. Ils préconisent une anthropologie plus existentielle, plus engagée, plus personnelle, plus authentique. Ces auteurs mettent en question le rôle de l'anthropologie ainsi que son apport scientifique et son utilité; ils soulignent les facteurs internes et externes de la crise qu'elle connaît actuellement. Il importe de noter, parmi les facteurs externes, les relations directes et indirectes de cette discipline avec le colonialisme. [4]

D'autres anthropologues sont également conscients de cette crise, mais ils ne sont pas favorables à des restructurations radicales de l'anthropologie; ils recommandent d'adopter plutôt une perspective critique face aux méthodes existantes et ne pensent pas que l'impact de la pratique et de la subjectivité soit inévitable (Kaplan, 1974; Sarvie, 1975). Il existe, cela est évident, le même type de scission en anthropologie qu'en sociologie.

Nous n'avons pas la compétence pour parles de l'histoire ou des sciences psychologiques (incluant la psychiatrie et la psychanalyse). Il est cependant intéressant de noter que dans ces deux domaines également, il y a eu et il y a encore une remise en question des perspectives traditionnelles, qui, si elle n'a pas pris l'allure d'une crise, n'est pas sans rappeler celle des deux sciences sociales que nous avons mentionnées.

En histoire on peut même dire que la période critique a commencé plus tôt que dans les sciences sociales, lorsque des historiens en Italie, en Angleterre, en France, aux Etats-Unis, se mirent à nier dès les années trente, l'objectivité dans la connaissance historique en laquelle avaient cru leurs prédécesseurs. Tout en reconnaissant que l'historien ne se trouve pas devant des faits purs et objectifs, et qu'il utilise sa subjectivité lorsqu'il

essaye de comprendre les acteurs du passé, les différents auteurs ont souligné l'existence d'une relation entre le sujet et l'objet spécifique aux sciences de l'homme.[5] Actuellement, cette perspective est reflétée dans le travaux d'histoire immédiate (Verhaegen, 1974).

Concernant la psychanalyse et une certaine psychiatrie, certains noms d'ouvrages peuvent être considérés comme des signes de ce que l'on pourrait appeler une crise: Psychiatrie et antipsychiatrie (Cooper, 1967), l'Anti-Oedipe (Delenze et Guattari, 1972). Castel nous dit à propos de la psychanalyse: "s'il y a aujourd'hui conjoncture de crise elle doit se comprendre comme un rapport critique entre la problématique psychanalytique et une problématique socio-politique nouvelle. Non qu'il faille opposer un développement "interne" de la psychanalyse à ce qui se passe "à l'extérieur". Mais c'est toujours une définition sociale de la psychanalyse, correspondant à un moment de développement théorique et pratique de la discipline, qui s'inscrit dans les enjeux politiques et sociaux également définis. Réciproquement, c'est la transformation du contexte socio-historique qui supporte l'évolution des pratiques et de la théorie psychanalytique" (Castel, 1973, p. 214).

Par ailleurs, si la psychanalyse a paru offrir au départ une écoute à son objet d'investigation, une manière de restituer au "fou" la parole, dans la plupart des cas "la psychanalyse ne fait pas sortir vraiment de la problématique de la tutelle, c'est-à-dire d'une certaine manipulation de la dépendance, d'une certaine organisation de la subordination" (ibid., p. 256). D'autres critiques soulignent aussi comme une des raisons de la crise, l'articulation problématique du savoir et du pouvoir que l'on trouve également dans les sciences sociales (Brown, 1973).

Les quelques auteurs et ouvrages que nous avons mentionnés ont certes été malmenés par nos propos laconiques, mais notre but était simplement d'illustrer l'existence d'une conscience de crise. Quant aux points critiques que l'on retrouve avec une certaine constance, nous les présentons ci-dessous coupés de leur contexte en pensant qu'une analyse complète aurait nécessité un livre et que le lecteur particulièrement intéressé consulterait certainement lui-même les ouvrages plutôt que d'en avoir **une exégèse** nécessairement biaisée.

S'il y a plusieurs points critiques qui reviennent avec régularité, ils émanent nous semble-t-il d'un postulat identique. Il est évidemment difficile de déterminer si ce postulat est à la base de la crise dans les sciences sociales ou si la crise à favorisé l'ampleur qu'a prise ce postulat. Ce dernier existait bien avant la crise comme

il est clair que celle-ci n'est pas la conséquence de facteurs internes, mais aussi de conditions sociales et politiques. Voici donc le postulat, dont les conséquences ont fait couler beaucoup d'encre, dans sa forme la plus élémentaire: dans les sciences de l'homme, le sujet-chercheur et l'objet-recherché sont intimement liés du fait même que l'objet est aussi sujet agissant et connaissant. Voyons quelques développements de cette proposition selon différents auteurs qui sont à la recherche de nouveaux paradigmes pour les sciences de l'homme. En sociologie, Gouldner écrit:

> "In this conception of social science both the inquiring subject and the studied object are seen not only as mutually interrelated but also as mutually constituted. The entire world of social objects is seen as constituted by men, by the shared meanings bestowed and confirmed by men themselves, rather than as substances eternally fixed and existent apart from them. The social world, therefore, is to be known not simply by "discovery" of some external fact, not only by looking outward but also by opening oneself inward" (Gouldner, 1970, p. 493).

Un autre exemple nous vient de l'anthropologie. Le cas de Fabian est intéressant car il est venu à développer ses idées après avoir constaté sur le terrain l'échec des leçons positivistes qu'il avait reçues ex cathedra. Fabian propose qu'on rejette la distinction sujet-objet des sciences physiques et qu'on la remplace par un modèle anthropologique sur les processus de communication. Dans ce modèle l'anthropologue et ses informateurs construisent un univers de significations qui devient pour le premier son objet d'étude. L'expérience anthropologique selon Fabian doit être basée non pas sur la distinction entre l'observateur et l'observé, mais sur la notion d'intersubjectivité (Fabian, 1971, p. 34).

Pour les historiens antipositivistes également, il ne peut y avoir coupure nette entre le sujet et l'objet historique. Comme le dit un représentant récent de cette approche "la connaissance historique n'est ni une reconstruction du passé, comme l'affirmaient les positivistes, ni une simple projection de la pensée de l'historien concernant le passé, mais le fruit 'de leurs relations mutuelles' car le passé est lié au présent dans lequel il continue à vivre" (Venhaegen, 1974, p. 39).

En psychiatrie aussi la relation univoque du médecin au patient et l'opposition entre objectivité et subjectivité est mise en question: "dans une science de l'interaction personnelle, ..., il est non seulement inévitable que l'observateur et l'observé s'affectent mutuellement dans tous les

cas, mais c'est ce rapport mutuel qui donne naissance aux premiers faits sur lesquels la théorie se fonde: ce rapport, et non pas les entités affectives ou affectantes" (Cooper, 1970, p. 19).

Les sciences de l'homme ne peuvent être considérées comme exemptes de tout jugement de valeurs malgré les efforts faits pour y remédier. [6] Par ailleurs, la continuité sujet-objet, si elle se situe pour certains chercheurs au niveau de la connaissance uniquement, elle est pour d'autres liée à un engagement politique et mène droit à l'action. Gouldner est de cet avis, ainsi que Verhaegen, parmi les chercheurs francophones, qui nous dit: "la méthode d'Histoire immédiate se veut résolument orientée vers une pratique sociale et politique et engagée dans une transformation révolutionnaire du monde" (Verhaegen, 1974, p. 189).

A la lumière de cette situation générale des sciences de l'homme et du postulat critique qu'elles adoptent, nous allons maintenant aborder le cas plus précis de la sociologie de la déviance.

B. LA SOCIOLOGIE DE LA DEVIANCE

La sociologie de la déviance est une branche très ancienne de la sociologie dans la mesure en effet où il est question de l'ordre social. Dans ce domaine également sont apparues depuis deux décennies des tendances critiques et une série d'ouvrages désirant rompre radicalement avec certaines approches précédentes. Dans ce sens, nous pourrons les inclure dans les perspectives sociologiques qui sont un signe ou une conséquence de la crise en sociologie. Il est difficile de parler de tendances originales car elles se sont souvent inspiré de travaux antérieurs [7], mais la réinterprétation de ces travaux est faite dans un contexte de crise sociologique et sociale qui leur donne une signification et un impact entièrement nouveaux.

Nous allons essayer de voir dans ce domaine particulier de la sociologie si les nouvelles conceptualisations de la déviance sont à même de résoudre les problèmes que posaient les approches antérieures et si elles ont des rapports avec les postulats critiques que nous avons décelés dans la section précédente. Nous tâcherons de montrer dans quelle mesure ces approches ne répondent pas aux questions qu'elles ont elles-mêmes si justement suscitées.

On peut schématiquement subdiviser les perspectives de la sociologie de la déviance de la manière suivante: les approches interactionnistes et les approches phénoménologiques.[8] Dans la première approche, on peut classer la théorie de la

réaction sociale, parfois aussi appelée théorie du contrôle social, et la théorie de l'étiquetage ou de la stigmatisation. Les principaux représentants en sont E. Lemert, H. Becker, K. Erikson, J. Kitsuse et T.M. Schur. Dans la seconde approche, phénoménologique, on peut classer la sociologie naturaliste et l'ethnométhodologie représentées principalement par D. Matza, et H. Garfinkel.

Les attaches des tendances récentes de la sociologie de la déviance à l'interactionnisme, à la phénoménologie, voire à l'existentialisme les rapprochent des perspectives critiques des sciences sociales que nous avons déjà relevées. En effet, pour l'interactionnisme et la phénoménologie, la distance entre le sujet observateur et l'objet observé sont réduites; on restitue à l'acteur social une fonction d'interprétation et on attribue une grande importance, du point de vue de la pratique de la recherche, au travail sur le terrain, à l'observation, voire l'observation participante de la vie quotidienne, à une confrontation directe du monde empirique par le chercheur.

Il est clair que, sous les grandes étiquettes, il y a des différences assez importantes entre les auteurs. Les postulats de l'interactionnisme ou de la phénoménologie sont assumés à des degrés de fidélité différents et pas toujours de manière constante. De plus, les auteurs eux-mêmes ne prétendent pas offrir des théories toutes construites mais simplement des réorientations de la réflexion sociologique de la déviance. Mais on peut parfois se demander s'il ne s'agit pas là d'une forme de modestie qui finalement neutralise les critiques et protège ainsi d'un contrôle épistémologique qui aurait pu être plus exigeant.

Les théories de la réaction sociale et de l'étiquetage ont le grand mérite d'avoir mis en question les explications positivistes de la déviance, basées sur le postulat qu'il existe dans la société un consensus général sur un système de valeurs et de normes absolues. En se basant sur la proposition interactionniste à savoir que les façons dont chacun de nous se perçoit et agit sont fonction de la façon dont les autres nous considèrent et agissent face à nous, les auteurs de cette approche ont souligné l'importance du contrôle social en tant que variable indépendante dans la création de la déviance.

De nombreuses critiques ont déjà été adressées aux auteurs de cette approche. On a objecté aux adeptes de l'explication de la déviance par la réaction sociale que l'étiquette ne crée pas le comportement au départ, qu'ils négligent l'étude du comportement avant que l'étiquette soit donnée par les agents de la socialisation et du contrôle social. Il leur a été reproché qu'ils restent à un stade descriptif, dans un

domaine de la réalité sociale très peu décrit, il est vrai, et qu'ils demeurent dans un stade infantile au point de vue de la construction théorique. Nous ne nous attarderons pas sur ces critiques que l'on peut trouver exposées de manière très complète dans la littérature (Gibbs, 1966; Robert et Kellens, 1973). Nous aimerions surtout souligner deux lacunes qui nous paraissent importantes, non pas du point de vue strictement scientifique, mais du point de vue des implications sociales de la connaissance sociologique.

Les différentes analyses théoriques sur la déviance sont certes des créations qui reflètent l'époque dans laquelle elles ont été énoncées. Les approches interactionnistes qui ont été réactivées en même temps que la crise universitaire et l'essor de différents courants radicaux, véhiculaient d'une part une certaine critique de la société et plus particulièrement des instances du contrôle social, et d'autre part un projet de dé-pathologisation des comportements déviants, impliquant une critique au déterminisme absolu. Or il nous semble que sur ces deux points les thèses interactionnistes ont beaucoup perdu de leur efficacité dans la pratique. [9)]

En premier lieu, elles incitent à croire que les "déviants" n'ont pas de choix. Cependant, les jugements de déviance ne sont pas nécessairement irréversibles. Les analystes de la réaction sociale qui parlent de carrières de la déviance, menant par exemple d'une déviance primaire à une déviance secondaire, sont au font en désaccord avec leur propre perspective interactionniste. Les carrières se produisent dans certains cas seulement. De plus en généralisant trop la proposition que le comportement déviant n'est pas un attribut de l'acte (mais des agents du contrôle social), ils ôtent la signification sociale de l'acte que l'individu connaît et dont très souvent il tient compte. En dernière analyse, ils nient à l'individu sa capacité de choix. On se croit face à un déterminisme social contre lequel l'individu jugé déviant n'y peut rien. [10)] Or très souvent les individus violent tout-à-fait consciemment et dans des buts précis (dont parfois d'ordre politique) les règles sociales. Dans la mesure où l'interactionnisme enlève aux comportements déviants leur caractère de rebellion, d'opposition à la société, ou considère les individus déviants comme des victimes de la famille ou de certaines institutions, il néglige l'analyse de la réaction du "déviant" face à la réaction sociale.

Cela nous mène à notre seconde remarque. Si les effets du contrôle social ou de la réaction sociale ne sont pas déterminants et doivent être considérés de cas en cas, les intérêts qui soustendent ce contrôle sont eux déterminants. L'étiquette a des effets différents suivant les individus

mais le pourquoi de l'étiquette et sur qui on la colle dépend d'intérêts qu'il vaut la peine d'analyser. Cela doit conduire à une analyse des structures sociales et du pouvoir. Cependant, les différents travaux interactionnistes se cantonnent le plus souvent dans une analyse des interactions entre l'individu et les groupes et s'aventurent rarement au-delà, c'est-à-dire dans une analyse des interactions entre groupes. Il importe d'étudier les conflits sociaux, les intérêts, les inégalités de pouvoir et d'autorité dans la société qui sont souvent à l'origine d'une part des lois et des réactions sociales et d'autre part des comportements consciemment choisis par des individus dans leur effort d'avoir un contrôle sur la réalité sociale.

Le postulat interactionniste selon lequel la déviance est le fait du contrôle social peut être interprété de deux manières: comme un argument d'un relativisme absolu et révolutionnaire ou comme un bon prétexte pour ne pas s'intéresser à une étiologie qui va au delà d'un libéralisme éclairé. Preuve est que parmi les partisans de la théorie de la réaction sociale, on trouve des radicaux comme des libéraux.

Dans les approches phénoménologiques de la déviance, on retrouve aussi le rapprochement entre le sociologue et les personnes qu'il étudie, le respect du sens que l'acteur étudié donne à ses actes, la préoccupation de la vie quotidienne et le rejet de l'idée qu'il existe un système de valeurs absolues.

Pour Matza (approche naturaliste) comme pour les ethnométhodologues, l'ordre social n'est pas soutenu pas un système de valeurs, une morale, mais plutôt par une structure collective d'entendements tacites et de stratégies concernant la chose sociale. [11] La déviance pour cet auteur ne découle pas de l'adoption de valeurs contraires aux valeurs dominantes mais plutôt de l'apprentissage de techniques de neutralisation de ces valeurs: "It is by learning these techniques that juveniles become delinquent rather than by learning moral imperatives, values or attitudes standing in direct contradiction to those of the dominant society" (Sykes and Matza, 1957, p. 668). Soit dit en passant que Matza se contredit lui-même lorsqu'il parle de l'importance des valeurs qu'il appelle souterraines, valeurs qui sont finalement liées à, et émanent, des valeurs des groupes dominants.

On peut faire aux phénoménologues les mêmes reproches qu'aux interactionnistes. Matza par exemple a tendance à nier, contrairement à ses propres prémisses, la possibilité pour un "déviant" d'avoir des vues alternatives des faits sociaux. Dans son ouvrage <u>Becoming Deviant</u> cet auteur distingue deux approches face aux phénomènes déviants: l'ap-

proche correctionnelle et l'approche "appréciative". La première est liée au point de vue des agents officiels du contrôle social qui désirent éliminer la déviance, tandis que la deuxième dans laquelle se situe Matza, considère le point de vue de l'acteur "déviant" comme point de départ d'une théorisation sociologique (Matza, 1969). De plus il fait une distinction entre les concepts de contagion et de conversion concernant l'apprentissage d'attitudes et motivations déviantes. Le concept de contagion suggère que les attitudes déviantes sont attrapées comme des maladies; l'individu est considéré comme un être passif, incapable de s'y opposer. Le concept de conversion permet d'écarter le présupposé que l'individu est un organisme passif et manipulable mais un sujet avec un esprit actif qui définit les situations en agissant sur son environnement: "The subject who experiences conversion like the sociologist utilising the notion, has made a choice. In both cases, they have in some measure chosen to be human and are thereby transformed" (Matza, 1969, p. 106).

Cependant, lorsque Matza pousse son analyse plus loin, on s'aperçoit que la possibilité de choix attribuée à l'acteur déviant concerne uniquement la conscience qu'il a de ses actes en tant qu'individu isolé et pas en tant que membre d'un groupe ou d'une société. [12] Par ailleurs, l'argument des valeurs souterraines qui réapparaît dans le Becoming Deviant réduit la possibilité d'une signification d'opposition de l'action déviante, dépolitise les comportements déviants. Les développements les plus récents dans le champ de la déviance viennent contredire ce type d'analyse. Des groupes de jeunes qui se rebellent, surtout aux Etats Unis, tels les Black Panthers, les Weathermen par exemple, sont non seulement en opposition au système établi mais expriment verbalement leur action politique. De plus, ce n'est pas parce que certains individus ont de la peine à s'exprimer, à formuler une critique sociale, qu'il faut en déduire qu'ils ne ressentent aucune révolte ou qu'ils acceptent implicitement les valeurs de la société et tout simplement essayent de les neutraliser, comme dit Matza, lorsqu'ils sont amenés à commettre des actes déviants.

Les auteurs qui se situent dans le groupe des ethnométhodologues (Garfinkel, Cicourel, Sacks et d'autres) ont critiqué la sociologie de la déviance classique dans la mesure où elle assume que les normes sociales et les règles qui en découlent sont claires et immuables, orientant ainsi l'action. Pour ces auteurs aussi, l'ordre social dépend de la structure collective dense d'entendements tacites, concernant les rapports sociaux. Comme les autres phénoménologues, les ethnométhodologues essayent de comprendre le comportement social de l'intérieur, à partir du sens que lui attribuent les acteurs. L'ethnométhodologie a été reçue avec

beaucoup d'intérêt par de jeunes étudiants qui voulaient se détacher et se distancer du paradigme positiviste en sociologie. Il est clair que cette approche, surtout dans sa démarche a quelque chose de nonconventionnel, d'anarchique. Comme le dit Gouldner: "It is a substitute and symbolic rebellion against a larger structure which the youth cannot, and often does not wish to change. It substitutes the available rebellion for the inacceptable revolution" (Gouldner, 1970, p. 394).

Les ethnométhodologues véhiculent une critique sociale dans la manière dont ils attaquent et dévoilent la banalité de la réalité. Mais cette critique ne va jamais jusqu'au bout; malgré un intérêt concernant le processus à travers lequel une définition de la réalité s'établit, il n'y a pas de préoccupation à savoir pourquoi une définition prévaut en un lieu, en un temps, un groupe, et pas dans un autre. L'importance du pouvoir différentiel dans les définitions de la réalité par des groupes en conflit n'est pas considérée (ibid., p. 391).

Nous avons vu très brièvement qu'il existe un hiatus dans les approches nouvelles de la sociologie de la déviance entre les promesses qu'elles laissent entrevoir dans leurs prémisses, et la présentation de leurs résultats de recherche. Nous essaierons par la suite de déterminer les raisons de cela, raisons qui contribuent en partie à la persistance d'une certaine crise en sociologie de la déviance.

C. QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE LA CRISE PERSISTANTE EN SOCIOLOGIE DE LA DEVIANCE

Les approches nouvelles de la sociologie de la déviance nous ont apporté un paradigme qui, comme nous avons vu, laisse à désirer sur deux questions au moins; celle de l'analyse des structures du pouvoir et celle du déterminisme social quant à la position de l'individu face à la société. Nous pensons que cela est dû à deux raisons d'ordre général, l'une se rapportant à la place de la sociologie dans notre société et l'autre au statut du sociologue. Par surcroît ces raisons sont intimement liées au postulat fondamental de ces nouvelles approches concernant la relation sujet-objet. En effet, l'application de ce postulat méthodologique agit sur l'image que les groupes qui ont une importance décisive pour la sociologie se font d'elle et du statut du sociologue, et cette image produit un effet de feed-back sur les conditions indispensables à une application valable du postulat méthodologique.

La place qu'occupe la sociologie dans notre société repose sur un paradoxe. Gouldner, qui fait une analyse pertinente

de cette contradiction dans le dernier chapitre de son livre The Coming Crisis of Western Sociology, écrit que "ceux qui offrent les ressources les plus importantes pour le développement institutionnel de la sociologie sont précisément ceux qui déforment le plus sa quête de la connaissance" (p. 498). Et plus loin, Gouldner continue "tout en assumant que la sociologie se développe dans certaines conditions sociales qu'elle entreprend de connaître, la Sociologie Reflexive (que cet auteur préconise) reconnaît que les élites et les institutions cherchent quelque chose en échange au support qu'elles procurent à la sociologie. Elle reconnaît que le développement de la sociologie dépend d'un appui sociétal qui permet la croissance dans certaines directions, mais qui la limite simultanément d'une autre manière en voilant son caractère. Bref, tout système social a tendance à rendre infirme la sociologie à laquelle il donne naissance" (Gouldner, 1970, p. 498).

Cela se fait sentir plus que nulle part ailleurs dans l'étude de la déviance selon les approches nouvelles dont nous avons donné un bref aperçu. En effet, ces approches postulent un rapprochement entre le chercheur et l'objet de son étude et essayent de restituer aux acteurs déviants une fonction d'interprétation en tenant compte de leur point de vue. Or le sociologue qui généralement entreprend une recherche dans un cadre institutionnel bien déterminé se trouve devant le problème d'une hiérarchie de la crédibilité et face à une série de contraintes (Becker, 1974). Tant que les sociologues ont étudié les problèmes des délinquants, des malades mentaux, etc., du point de vue des autorités qui les avaient mandatés ou du point de vue des autorités des institutions qu'ils devaient étudier, par exemple des administrateurs, des médecins, etc., il n'y avait pas de problèmes, ils n'étaient pas accusés d'une approche biaisée. En fait, dans un système social, les membres d'un groupe qui détiennent une autorité supérieure à celle d'un autre groupe sont censés connaître mieux la réalité et pouvoir lui donner une définition. Ainsi on a tendance à croire que le directeur d'une institution a une vue d'ensemble plus juste de son institution que ses pensionnaires, qu'ils soient des jeunes délinquants, des malades mentaux, ou tout simplement les élèves d'une école ou les employés d'une entreprise. Le sociologue qui reprend la définition des problèmes telle qu'elle est donnée par les autorités et qui étudie les faits du point de vue de ces autorités a rarement été mis en question. Cependant, depuis que quelques chercheurs ont commencé à examiner le point de vue des acteurs institutionnellement subordonnés, ils ont été accusés d'interprétations biaisées. Il est clair que si les prisons ne réhabilitent pas les détenus, si les asiles ne guérissent pas les malades, cela n'est la faute ni des responsables des institutions uniquement ni des pensionnaires. Mais les res-

ponsables sont ceux qui ont le plus à perdre si des lacunes ou des échecs sont enregistrés dans les institutions et sont les plus susceptibles face à une approche critique. Par contre, les pensionnaires n'ont pas de responsabilité face à des supérieurs ou à la société, ne se sentent pas spécialement menacés par le sociologue, et même s'ils l'étaient, ne sont pas suffisamment organisés pour le faire savoir.

Nous pensons que le sociologue ne peut rester complètement neutre lorsqu'il étudie un problème actuel. Consciemment ou inconsciemment, il prend le parti qui est le plus proche de son propre système de pensée et de ses engagements personnels. Il ne s'agit pas de reprendre la fameuse question de l'objectivité en sociologie qui a été suffisamment débattue. Nous pensons que sur ce point le sociologue doit rendre explicite le point de vue des acteurs selon lequel il se situe. Mais ce qu'il importe de souligner est que le sociologue se trouve plus souvent accusé de biais ou de manque d'objectivité lorsqu'il prend le point de vue des subordonnés selon la hiérarchie de la crédibilité sociale, que lorsqu'il retient celui des supérieurs. Par ailleurs, ces derniers, lorsqu'ils ne demandent pas explicitement au sociologue une certaine complicité en échange de l'autorisation de recherche qu'ils donnent dans leurs domaines institutionnels, utilisent d'autres moyens de pression: la suppression de leur autorisation, par exemple, la suppression des fonds, l'accusation faite au chercheur de biais idéologique ou d'incompétence scientifique. [13] Il y a là un paradoxe qui prend souvent la forme suivante: on reconnaît à la sociologie les qualités d'une vraie science tant qu'elle soutient l'image qu'ont de la réalité les autorités et on nie sa validité scientifique lorsqu'elle ne joue pas le jeu. Ces constatations nous aident à comprendre pourquoi les approches anti-positivistes de la déviance restent insuffisantes dans leur analyse critique de l'importance des structures du pouvoir, et cela malgré leurs postulats prometteurs.

Sur ce point, nous aimerions apporter un éclaircissement. S'il est évident que certains auteurs se préoccupent et analysent les inégalités du pouvoir dans le cadre des institutions qu'ils étudient, il est néanmoins vrai que ces auteurs ne poussent pas l'analyse à un niveau macro-social. La citation suivante se réfère aux interactionnistes, mais s'applique également aux approches phénoménologiques:

> "Whilst the social reaction perspective deals with the power of public pressure and differential rule enforcement in the creation of deviancy it does not deal with the larger processes which form the governing framework for the smaller processes and transactions" (Taylor et al., 1973, p. 170).

Nous pensons qu'en effet les nouvelles approches anti-positivistes ne sont pas bien préparées pour l'étude du pouvoir au niveau macro-social. Si leurs méthodes sont efficaces au niveau micro-social, il n'existe pas de règles de passage vers le niveau macro-social. De même qu'on ne peut logiquement passer d'observations micro-sociales sur les attitudes, choix ou comportements d'échantillons à des théories macro-sociales, de même on ne peut "observer" un phénomène au niveau macro-social (Bo don, 1971, p. 31). Il y a matière à réflexion à ce sujet du point de vue méthodologique.

Un autre problème devrait également faire réfléchir le sociologue au sujet de son rôle. En effet, dans les approches interactionnistes et phénoménologiques de la déviance où le sociologue se cantonne dans la critique de ce que Gouldner appelle les autorités intermédiaires, il peut accomplir des tâches qu'il n'aurait pas nécessairement souhaitées, notamment servir à dissimuler les responsables.

> "While sometimes moved by a human concern for the deprived and the deviant, the liberal technologues of sociology are creating in effect, a new "ombudsman sociology" whose very criticism of middle-level welfare authorities and establishments serves as a kind of lightning rod for social discontent, strengthening the centralized control of the highest authorities and providing new instruments of social control for the master institutions." (Gouldner, p. 501).

Gouldner dans sa conclusion sur la sociologie qu'il préconise, la sociologie réflexive, nous dit qu'elle ne doit pas essayer de déceler les facteurs externes qui peuvent l'influencer mais également les facteurs internes, ceux qui sont en rapport avec sa propre organisation sociale, avec sa sous-culture particulière, qui en dernière analyse la poussent à trahir ses engagements. De plus, pensant qu'un détachement des objets étudiés est impossible et croyant qu'il y a un aspect positif dans l'analyse que peut faire le sociologue de ses présupposés et de sa conscience, il recommande que le sociologue ne fasse pas abstraction de sa personne, mais qu'il la transforme lui-même ainsi que sa praxis dans le monde.

C'est justement là que se trouve la clé du problème. La grande majorité des sociologues ne peut se permettre cette attitude qui constitue un luxe. Le sociologue, qui en tant que sociologue, prend cette option-là est vite rejeté par ses pairs qui préfèrent l'image conventionnelle de leur rôle ou par les institutions qui l'engagent. D'autre part, même s'il est accepté, de par la suspicion qu'il suscite, il peut difficilement obtenir des données qui lui sont nécessaires, surtout celles qui ont trait au phénomène du

pouvoir. De cette façon, il reste dans les régions "middle range" ou alors il abandonne son statut de sociologue. Pour être considéré comme scientifique, le sociologue doit-il ignorer ses scrupules scientifiques?

Peut-être pourrait-on conclure que si les problèmes qui ont suscité le développement des perspectives nouvelles de la sociologie de la déviance n'ont pas trouvé encore une solution, cela est en grande partie une conséquence de ce que certains appellent une crise de la sociologie. En revanche, cette situation problématique peut constituer une des causes qui alimentent et perpétuent la crise.

NOTES

1) Voir la querelle du positivisme dans laquelle l'Ecole de Francfort a pris une grande part.

2) Il est évident qu'il existe de grandes différences entre les Etats-Unis et l'Europe ainsi qu'entre les différents pays de notre continent. Les préoccupations dont nous ferons état cependant apparaissent, il nous semble, quoique à des degrés différents, à l'intérieur de toutes les communautés de sociologues.

3) D. Hymes (1972). Voir aussi une analyse plus sereine de R.F. Murphy, The dialectics of social life, (1971); En Angleterre J. Fabian représente l'approche phénoménologique (1971), I, 19-47.

4) Parmi les premiers à élever une critique: G. Berreman, (1968). Voir en français, G. Leclerc (1972); B. Delfendahl (1973).

5) Il faut retenir les travaux de B. Croce en Italie, de R.G. Collingwood en Angleterre, de l'Ecole des Annales en France.

6) Nous n'avons pas mentionné bien sûr toutes les tendances réformatrices en sociologie face au positivisme. Les travaux de Bourdieu et Passeron en France, par exemple, de sociologie de la rupture, sont aussi très intéressants, mais ils restent dans un certain formalisme et ne donnent pas le même sens du rapprochement sujet-objet que ceux que nous avons cités.

7) Notamment de E. Husserl, (1859-1938), de A. Schutz, (1899-1959) pour les tendances phénoménologiques et de C.H. Cooley, (1864-1929) et de G.H. Mead, (1863-1931) pour les tendances interactionnistes.

8) Pour une vue d'ensemble sur les développements de l'interactionnisme voir H. Blummer, (1969). Quant à la sociologie phénoménologique et ses différences avec la phénoménologie philosophique, voir P. Phillipson, (1972), pp. 119-163.

9) M. Pollner montre comment on peut se débarasser des ambiguïtés qui enlèvent le "punch" radical des théories de l'étiquetage. Voir M. Pollner, (1974).

10) Il est intéressant de noter que Lemert qui a introduit le concept de déviance secondaire fait des critiques dans ce sens à certains interactionnistes. Voir E. Lemert, (1972).

11) Il est intéressant de constater que les interactionnistes comme les phénoménologues suivent en fait dans leurs analyses les transformations d'attitudes morales de la nouvelle classe moyenne qui n'intériorise plus un code moral mais plutôt des règles de jeu. Voir A. Gouldner, (1970), pp. 380-382.

12) Entre son ouvrage Delinquency and Drift (1964) et le Becoming Deviant (1969), il y a une évolution. Matza attribue un choix plus grand à l'individu dans le dernier.

13) Et même si cela n'est pas fait explicitement, le sociologue lui-même perçoit la situation de cette façon.

BIBLIOGRAPHIE

Becker H.S. (1963): The Outsiders. The Free Press, New York.

Berreman G. (1968):"Is Anthropology Alive? Social Responsability in Social Anthropology". In Current Anthropology.

Blummer H. (1969): Symbolic Interactionism: Perspective and Method. Prentice Hall, Englewood Cliffs.

Boudon R. (1971): La crise en sociologie. Droz, Genève

Brown P. (ed.) (1973): Radical Psychology. Tavistock Publications, London.

Castel R. (1973): Le Psychanalysme. F. Maspéro, Paris.

Cooper D. (1970): Psychiatrie et Anti-psychiatrie. F. Maspéro, Paris. (1ère édition en anglais, 1967).

Deleuze G. et Guattari F. (1972): L'anti-Oedipe. Editions de Minuit, Paris.

Delfendahl B. (1973): Le clair et l'obscur. Editions Anthropos, Paris.

Fabian J. (1971): "Language, History and Anthropology". In: Philosophy of the Social Sciences, No 1, 19-47.

Friedrichs R.W. (1970): A Sociology of Sociology. The Free Press, New York.

Garfinkel H. (1967): Studies in Ethnomethodology. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.

Gibbs J.P. (1966): "Conceptions of deviant behavior: the old and the new". In: Pacific Sociological Review, 14(1), 20-37.

Glaser G. and Strauss A.L. (1968): A Time for Dying. Aldine, Chicago.

Goffman E. (1959): The Presentation of Self in Everyday Life. Doubleday, Garden City, N.Y.

Gouldner A.W. (1970): The Coming Crisis of Western Sociology. Basic Books, New York.

Hymes D. (ed.)(1972): Reinventing Anthropology. Pantheon Books, New York.

Jarvie I.C. (1975): "Epistle to Anthropologists". In: American Anthropologist, 77, 253-256.

Kaplan D. (1974): "The Anthropology of Authenticity". In: American Anthropologist, 76, 824-839.

Kuhn T.S. (1970): The Structure of Scientific Revolutions. Chicago University Press, Chicago, (2nd ed.).

Leclerc G. (1972): Anthropologie et colonialisme. Fayard, Paris.

Lemert E. (1972): Human Deviance, Social Problems and Social Control. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.

Matza D. (1964): Delinquency and Drift. Wiley & Son, New York

Matza D. (1969): Becoming Deviant. Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.

Murphy R.F. (1971): The Dialectics of Social Life. Basic Books, New York.

Phillipson P. (1972): "Phenomenological Philosophy and Sociology. In: P. Filmer et al. (ed.): New Directions in Sociological Theory. Collier & Macmillan, London, pp. 119-163.

Pollner M. (1974): "Sociological and Common-Sense Models of the Labelling Process". In: R. Turner (ed.): Ethnomethodology, Harmondsworth, London.

Robert P. et Kellens G. (1973): "Nouvelles Perspectives en sociologie de la déviance. In: Revue française de sociologie, XIV, 371-395.

Sykes D. and Matza D. (1957): "Techniques of Neutralization: a Theory of Delinquency". In: American Sociological Review, 22, 668.

Taylor I., Walton P. and Young J. (1973): The New Criminology. Routledge & Kegan Paul, London.

Verhaegen B. (1974): Introduction à l'histoire immédiate. Duculot, Bruxelles.

Cléopâtre Montandon
Groupe romand
d'études sociologiques
8, rue du 31-décembre
1207 Genève